

---

H-France Review Vol. 14 (August 2014), No. 126

Jean-Jacques Courtine Response to Michael Behrent review of *Déchiffrer le corps. Penser avec Foucault*. Grenoble: Éditions Jérôme Millon, 2011. 166 pp. €19 (pb). ISBN 978-2-84137-275-1.

Je voudrais tout d'abord remercier l'équipe éditoriale de H-France de m'offrir ici l'occasion de répondre au compte-rendu de mon livre *Déchiffrer le corps. Penser avec Foucault* (dorénavant : *DCPF*) Une telle réponse s'imposait. La rédiger me place cependant dans une position paradoxale : il va me falloir répondre à la critique d'un livre que je n'ai pas écrit. Permettez-moi de m'expliquer.

J'ai souhaité, en écrivant ce texte, mettre en perspective un ensemble de travaux que j'ai successivement consacrés à l'histoire des discours, du corps, de la masculinité et de l'image. *DCPF* retrace cet itinéraire, rassemble, condense et reformule certains de ses éléments, tout en en apportant de nouveaux : c'est là son principal propos, et les limites de son ambition. Et s'il me faut le rappeler ici, c'est que tous les éléments de l'introduction, aussi bien que la totalité du premier chapitre qui exposent le projet de l'ouvrage, dans sa genèse comme dans sa structure, se sont en effet purement et simplement volatilisés dans le compte-rendu qui en est fait.[1]

Le corps, le regard, le discours, saisis dans leurs liens réciproques et leur mode d'existence historique constituent ainsi les objets essentiels de ce livre, j'y reviendrai. Il fait par ailleurs référence au travail de Michel Foucault, comme l'indique la seconde partie de son titre : *Penser avec Foucault*. L'usage de la préposition « avec », employée à dessein, est ici crucial. Il l'est, tout d'abord, car Foucault est loin d'être l'unique référence théorique de l'ouvrage. Un seul exemple : dans l'écriture d'*Histoire du visage* hier comme dans celle du second chapitre de *DCPF* aujourd'hui (« Lire le corps à l'âge classique »), la lecture de Norbert Elias ou Max Weber, de certains travaux de Carlo Ginzburg, Jack Goody, Jean Bottéro ou Warburg a joué sans aucun doute un rôle au moins aussi important que celle de Foucault.[2] Je n'en fais, bien évidemment, aucun mystère, et le revendique pleinement. De Foucault, je n'ai, tout à fait délibérément, retenu que ce qui me semblait nécessaire à mon propos.

L'idée, premièrement, que le déchiffrement du corps me paraît constituer un lien essentiel entre l'archéologie et la généalogie foucauldienne, cette « articulation du corps et de l'histoire » : il s'agit bien ici de saisir l'empreinte de l'histoire sur le corps avant qu'elle-même ne l'efface, de déceler les traces d'histoire dans le présent de nos corps.[3] Le souci, en second lieu, d'expérimenter, de mettre à l'épreuve du travail sur des objets historiques--les passions de l'âme et les émotions qui parcourent le visage entre XVI et XVIIème siècle, les perceptions de la difformité corporelle au XVIIIème et XIXème siècle [4], la frénésie photographique qui s'est soudain emparée des soldats de la prison d'Abou Ghraib [5]--certaines des notions foucauliennes que j'avais pu employer ici ou là auparavant : celles de discours, de formation discursive, d'énoncé, de dispositif, d'« anormal », de « pouvoir de normalisation »,... *DCPF* est donc un livre dont on peut dire qu'il fait usage de Foucault, ni plus, ni moins. Cette position n'a d'ailleurs rien de singulier, ni de particulièrement original ; bien d'autres historiens la partagent, qu'inspire aujourd'hui le travail du philosophe.[6] *DCPF* fait de Foucault un usage libre, distendu, irrégulier. Foucault accompagne le texte, il n'en est pas l'objet.

J'avais essayé d'être aussi clair que possible sur ce point : la première phrase du premier paragraphe de l'ouvrage dit ce qu'il est, et surtout ce qu'il n'est pas. Toute référence à cette phrase et ce paragraphe ayant disparu du compte-rendu, je vais devoir prendre la liberté de les reproduire :

« Ceci n'est pas un livre sur Foucault. De l'œuvre du philosophe, ce travail ne prétend détenir aucune vérité et n'être dépositaire d'aucun héritage. Pour en parler, il ne revendique aucune autorité, tout juste une familiarité avec certains des aspects de la pensée foucauldienne. Il ne s'appuie pas plus sur une quelconque légitimité disciplinaire, encore que les chemins ou le trajet de l'histoire croise celui de l'anthropologie soient ceux qu'il emprunte le plus volontiers. Il est donc plus sensible à certains aspects de la pensée de Michel Foucault, qu'il privilégiera, qu'à d'autres, qu'il négligera ou taira. »[7]

Or la totalité de cette recension a été consacrée à *faire comme s'il s'agissait* d'un livre sur Foucault : elle se livre ainsi à la critique d'un livre que je n'ai pas écrit.[8] L'intégralité du compte-rendu porte sur une part secondaire du contenu de l'ouvrage, au détriment de l'essentiel de ses objets et de ses intentions. On pourrait dès lors choisir soit d'ignorer tout simplement ce texte, ce qui constituerait somme toute une réponse parfaitement légitime ; soit, ayant affaire à une fiction de critique, de décider de se livrer à une critique de cette fiction. Et retourner à cette chronique sa question : quelle lecture fait-elle donc de Foucault ? C'est ce que je m'appête à faire ici. Je fournirai chemin faisant des réponses à celles des objections formulées à l'encontre de *DCPF* qui me semblent mériter d'être discutées.

Cette lecture repose sur trois éléments. Tout d'abord, l'idée qu'il existe une manière orthodoxe de lire Foucault, et une seule ; en second lieu, une série récurrente de méprises quant au contexte et aux objets dont traite *DCPF* ; une surdité, enfin, à un élément crucial de l'univers foucauldien : la prédominance de la question de la liberté de penser et de celle des usages du travail du philosophe.

Et, donc, à l'origine, le présupposé central de ce texte, qui l'ouvre, l'organise de part en part, et lui fournit sa conclusion : il y a deux Foucault. Un Foucault des débuts, celui de *L'Archéologie* (1969), des discours et des savoirs. Puis un autre Foucault qui va, à partir de *Surveiller et punir* (1975), se détourner de ses premiers pas archéologiques pour explorer dans la démarche généalogique la manière dont les relations de pouvoir investissent le corps humain. L'idée, lieu commun de l'exégèse foucauldienne s'il en fût, est ici radicalisée : l'univers du philosophe se résumerait en définitive en une série de choix binaires, archéologie/généalogie, avant/après, savoir/pouvoir, discours/corps... Et puisqu'il y a deux Foucault, il y a donc deux, et seulement deux manières de lire Foucault.[9] La première, « idéaliste », ferait la part belle aux discours et à l'archéologie. La seconde, « matérialiste », reconnaîtrait pleinement l'emprise du pouvoir sur le corps. Et Foucault aurait répudié la première--sorte de « maladie infantile » du foucauldisme--au profit de la seconde. Le texte nous enjoint de faire de même, et adresse à *DCPF* le ressassement du même grief, celui de préférer le premier Foucault au second : « The body, Courtine writes, was and remains for us covered in signs » (*DCPF*, p. 73)... « What interests him is the body as a discursive creation. »[10]

On pourrait, bien évidemment, formuler d'innombrables objections à la simplification mécaniste de la complexité foucauldienne qu'opère cette fable binaire, même si elle tire une partie de ses sources de ce que Foucault lui-même a pu dire de ce moment de son parcours intellectuel. Que Foucault soit un historien des discontinuités n'implique nullement qu'on doive le couper en deux. On pourrait vouloir souligner, bien au contraire, les profondes cohérences de sa pensée : le fait que la thématique du pouvoir sur les corps est bien présente, dès l'origine, dans le « grand renfermement » que met à jour *Histoire de la folie* ; ou encore que l'univers soumis à un « œil qui sait et qui décide, œil qui régit », qu'un lieu « où des regards croisés forment réseau et exercent en tout point de l'espace une surveillance constante » se sont trouvés formulés en ces termes dès 1963, douze ans avant *Surveiller et punir*, dans le plus discursif, le plus archéologique des ouvrages de Foucault, *Naissance de la clinique*. [11] On pourrait encore, à l'inverse, remarquer que si la thématique du pouvoir préexiste à l'archéologie, celle du discours survit à la généalogie. Le texte crucial de cette transition, que cette recension curieusement dédaigne, est celui de la leçon inaugurale, toute entière consacrée en 1971 à *L'ordre du discours*, c'est-à-dire à l'exercice du discours comme pouvoir et du pouvoir comme discours. Et il n'est nul besoin d'insister ici sur la place prépondérante que l'incitation au discours comme dispositif de pouvoir joue encore dans le premier volume de *L'Histoire de la sexualité*. [12]

On pourrait alors s'interroger sur généalogie de la théorie imaginaire des « deux Foucault ». Et questionner ses origines, dans la lecture que firent de l'œuvre du philosophe Hubert Dreyfus et Paul Rabinow, qui allait jouer un rôle prépondérant dans l'implantation et la diffusion initiale de Foucault aux Etats-Unis, tout en donnant quant à eux du passage de l'archéologie à la généalogie une analyse fine et nuancée.[13] On pourrait ensuite vouloir montrer comment, dans la disciplinarisation des « Foucault Studies » et le commerce bilatéral de la « French Theory », ces nuances initiales se sont progressivement effacées sous la vulgate tenace des « deux Foucault », dont cette recension nous livre le dernier état. Et on pourrait finir par y reconnaître un élément « inédit », quoique fort usagé : le recyclage de l'opposition entre archéologie et généalogie dans l'ancien partage marxiste entre « idéalisme » et « matérialisme », au point qu'à parcourir ce texte on a parfois le sentiment de voir double, ne sachant plus très bien s'il s'agit de lire Foucault ou de *Lire le capital*.

L'histoire intellectuelle française des années 60 et 70 nous avait légué deux Marx, deux Freud, et deux Saussure. Nous voici désormais pourvus de deux Foucault, façonnés sur le même modèle. Qui saura dire les pouvoirs de la répétition et de l'oubli dans la vie des idées ?

Quels sont, en second lieu, les effets d'une telle lecture quant aux objets dont *DPCF* propose l'analyse historique ? Je donnerai deux exemples des méprises qu'ils occasionnent.

J'ai voulu, dans le second chapitre (« Lire le corps à l'âge classique ») poser à nouveau la question de la perception et de la représentation des émotions faciales, dont *Histoire du visage* avait hier contribué à ouvrir le dossier et qui constitue aujourd'hui une préoccupation centrale de l'histoire des émotions. Le compte-rendu n'y voit à nouveau qu'un intérêt pour les corps comme pures « créations discursives » : « figments of discourse (...), fragmentary hints of an actual physical presence ». Bref une interprétation erronée, « idéaliste », Foucault « première manière »... Permettez-moi donc de citer un fragment représentatif d'une des sources à partir desquelles j'ai essayé de montrer la transformation des sensibilités à l'expression des émotions entre XVI et XVIII<sup>ème</sup> siècle :

« Car la nature n'a pas seulement donné à l'homme la voix et la langue, pour être les interprètes de ses pensées, mais dans la défiance qu'elle a eu qu'il pouvait en abuser, elle a encore fait parler son front et ses yeux, pour les démentir, quand elles ne seraient pas fidèles. En un mot, elle a répandu toute son âme au dehors... »[14]

L'observation des archives de la culture matérielle du corps sensible entre XVI et XVIII<sup>ème</sup> siècle permet d'établir que ce type d'énoncés, qui perçoit le corps comme langage, s'y répète à l'infini, au terme d'une très longue histoire, et au sein d'un immense corpus. Celui-ci comprend bien évidemment l'ensemble des traités de physiognomonie, de Della Porta à Lavater, mais encore les manuels de civilité, les livres de rhétorique, les « miroirs » des Princes, les arts de la conversation comme ceux du silence, les livres de médecine, la tradition iconographique qui accompagne les physiognomonies, ou celle qui illustre les manuels académiques à l'usage des peintres. Ces énoncés, enfin, prennent corps dans des pratiques, des gestes, des expressions, des postures...

C'est dire que c'est bien dans l'histoire matérielle des émotions à l'Âge classique que se trouve inscrite sa représentation comme discours. Le compte-rendu est, sur ce point, un total contresens : la matérialité des émotions humaines, historiquement vécue et perçue dans le corps comme langage de signes, est ici mise au compte d'une simple option interprétative « discursive » fondée sur un usage « idéaliste » de la pensée foucauldienne. Il y a à l'origine de cette confusion une raison bien simple : la méconnaissance des sources. Du coup, la chronique change de terrain, fait d'un chapitre sur l'histoire des émotions un chapitre sur Foucault, et adresse à *DPCF* le reproche fondamental d'avoir négligé les cinq--je dis bien : cinq--pages que Foucault consacre dans *Les mots et les choses* à la théorie des signatures.[15]

Le procédé se répète au fil du texte, et c'est ainsi que « ce qui n'est pas un livre sur Foucault » devient un ouvrage qui finit par ne plus parler que de cela. On pourrait faire strictement la même démonstration à propos des chapitres III et IV, qui ont pour objet la transformation des perceptions de la difformité humaine, et pour champ l'histoire du handicap. A propos de l'histoire des

« anormaux », j'aurais cette fois pactisé avec le Diable : je formulerais à l'égard de Foucault les mêmes critiques que celles jadis adressées à *Histoire de la folie* par Marcel Gauchet et Gladys Swain.[16] Voulant penser « avec » Foucault, je finirai par penser « contre » lui. Mais pour se livrer à une lecture critique du cours sur les anormaux il n'est guère besoin de relire Marcel Gauchet, mais tout simplement d'avoir lu le traité d'Isidore Geoffroy Saint Hilaire.[17] On apprendrait ainsi que l'entame du cours, qui perçoit les monstruosité anatomiques comme « contre-nature » et « hors la loi », est en décalage avec les effets historiques de l'invention de la tératologie dans les premières décennies du XIX<sup>ème</sup> siècle : celle-ci va bien plutôt réintégrer les difformités monstrueuses dans la nature humaine, puis, par contrecoup, dans le domaine de la loi, avant de contribuer à les inscrire dans le champ émotionnel de la compassion. Il y a des raisons à cela : l'information dont dispose Foucault sur ce point est partielle, et son véritable objet n'est pas la monstruosité physique, mais l'invention du monstre moral et la critique de l'expertise psychiatrique.[18] Ce qui n'empêche en rien de reconnaître la fulgurance de certaines des intuitions du cours quant à l'émergence et l'extension du pouvoir de normalisation, ni la richesse des perspectives qu'elles ouvrent à l'histoire de la normalisation de l'anormal.[19]

« One of the puzzles of this book is exactly what Courtine means by thinking with Foucault »... Je ne suis guère surpris que cette lecture ne saisisse pas ce que penser « avec » Foucault veut dire. Là encore, j'avais pourtant tenté d'être clair, dans le second paragraphe du livre, lui aussi disparu corps et biens :

« S'il n'est pas un livre sur Foucault, ce travail s'efforce d'être un livre *avec* Foucault, s'il existe un tel genre de livre. Penser avec Foucault, c'est tout d'abord retrouver dans son enseignement une incitation qui ne me semble s'y être jamais démentie : celle de la liberté de penser, qui doit s'appliquer à ce qu'on peut faire aujourd'hui de la masse considérable des écrits qu'il nous a légués. J'y trouve quant à moi une invitation à opérer des choix, à saisir des occasions d'expérimenter, à déceler, parmi celles qui sont suggérées, les voies qui permettront d'avancer. »[20]

*DCPF* est un livre qui voit dans l'invitation à la liberté de penser et la prédominance de la question des usages des éléments centraux de l'héritage foucauldien. Qu'il ne recueille pas les suffrages d'un texte dont le but essentiel reste d'encadrer la lecture du philosophe et d'énoncer les règles d'utilisation de son nom dans le titre des livres, est, à cet égard, extrêmement réconfortant.[21]

Car ce compte-rendu est, en définitive, consacré à la promotion d'un curieux paradoxe : discipliner la lecture de l'auteur de *Surveiller et punir*, et ceci en son nom. Ce que je retiens de lui, quant à moi, est d'une autre nature : « Ce n'est pas ainsi que je vois mon travail », a confié un jour Foucault. « J'imaginerais plutôt mes livres comme des billes qui roulent. Vous les captez, vous les prenez, vous les relancez. Et si ça marche, c'est tant mieux... La seule vérité d'*Histoire de la folie* et de *Surveiller et punir*, c'est qu'il y ait des gens qui s'en servent et se battent avec.»[22]

Trente ans après la disparition du philosophe, l'ensemble des publications qui vient de lui être consacré incite à l'optimisme : cette part de son message n'est pas tombée dans l'oubli. « Réticence aux propositions normatives (...), invitation à penser autrement plutôt que modèle à suivre » : pour Frédéric Gros, c'est bien l'invitation à la liberté de penser qui permet de comprendre aujourd'hui les vies multiples de l'œuvre foucauldienne et la diversité des usages qu'elle inspire.[23] Le moment est bien venu, en effet, de penser « avec » Foucault : « Insensiblement, nous sommes passés d'un travail sur auteur à un travail avec auteur », poursuit ainsi Guillaume Le Blanc. « La question qui est aujourd'hui la nôtre est bien : quel usage pouvons-nous faire de l'auteur que nous lisons ? A quoi nous est-il utile ? Non pas : que dit-il ? Mais bien plutôt : que nous dit-il ? Que faire avec lui ? »[24] Il faut, conclut Daniel Defert, « déclasser Foucault, travailler avec Foucault plutôt que sur ses œuvres. »[25]

Revenons, pour finir, à la question initiale que ce compte-rendu soulève : qu'est-ce que lire Foucault aujourd'hui ? Et qui lit quoi, de cette œuvre considérable ? Il se trouve qu'il y a moyen d'en avoir une idée, en ce qui concerne le monde de la recherche universitaire tout au moins. La Bibliothèque Nationale de France a pris récemment l'initiative de publier dans sa *Revue des lecteurs* de Mars/Avril

2013 (« A la une », p. 1) le palmarès des ouvrages les plus demandés en 2012 dans les salles de recherche du rez-de-jardin. Les classements ne m'enthousiasment guère, mais celui-ci a le mérite de jeter une lumière crue sur ce qui vient d'être débattu. Et tous ceux qui, comme moi, sont persuadés de l'importance de l'œuvre de Michel Foucault se réjouiront de ses résultats. La BNF mentionne ainsi les quatre ouvrages les plus consultés, parmi la totalité de ceux qu'elle possède. Arrivent en tête deux livres de Foucault : *Dits et écrits*, ce qui n'étonnera personne, et—mais pour qui est-ce véritablement une surprise ?—son ouvrage le plus « embrouillé », nous dit le compte-rendu, le plus discursif, le plus « idéaliste », bref, le plus dépassé, *L'archéologie du savoir*.<sup>[26]</sup> La réfutation ainsi apportée à la fable « matérialiste » des « deux Foucault » par les innombrables chercheurs venus des quatre coins de la planète qui fréquentent quotidiennement les lieux est si franche et massive que je ne saurais imaginer de conclusion plus appropriée à cette réponse que celle de leur laisser le mot de la fin.

## NOTES

[1] « After a mostly methodological first chapter... » : on n'en saura guère plus des 41 premières pages d'un livre qui n'en compte que 166. Se trouvent ainsi effacées les raisons pour lesquelles je reviens dans ce livre sur la question du discours, à l'analyse linguistique duquel j'avais jadis contribué. Voir notamment : Jean-Jacques Courtine, *Analyse du discours politique : le discours communiste adressé aux chrétiens, 1936-1976* (Paris : Larousse, *Langages* 62, 1981) ; ainsi donc que le chapitre I de *DCPF*.

[2] Jean-Jacques Courtine & Claudine Haroche, *Histoire du visage. Exprimer et taire ses émotions, du XVIème au début du XIXème siècle* (Paris : Payot [Petite bibliothèque Payot-Histoire], 2007 [1988]) ; ainsi que le chapitre II de *DCPF*.

[3] Voir : « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », *Dits et écrits*, vol. I (Paris : Gallimard, 1994[1971]), notamment p. 1010.

[4] Jean-Jacques Courtine, « Le corps inhumain », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine & Georges Vigarello (dir.), *Histoire du corps, XVI-XXème siècle* (3 vol., Paris, Le Seuil, [L'univers historique], 2005-2006), vol. I, pp. 373-386 ; et : « Le corps anormal. Histoire et anthropologie culturelles de la difformité », *ibidem*, vol. III, *Les mutations du regard. Le XXème siècle*, pp. 201-262 ; voir également les chapitres III et IV de *DCPF*.

[5] Voir le chapitre V de *DCPF* ; et plus généralement : Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine & Georges Vigarello (dir.), *Histoire la virilité, de l'Antiquité au XXIème siècle* (3 vol., Paris, Le Seuil [L'univers historique], 2011), 1623 p. ; le livre va paraître en traduction anglaise (US) très prochainement chez Columbia University Press. Voir en particulier, dans le volume III : Jean-Jacques Courtine, « Balaise dans la civilisation. Mythe viril et puissance musculaire », pp. 461-480.

[6] Ce « type de rapport entre les historiens et Foucault (que l'on trouve chez Roger Chartier) tient dans la mise à l'épreuve des hypothèses de Foucault, non pas pour les défendre, ou les contredire, dans une obsession de la figure d'autorité, mais pour en faire une modalité, parmi d'autres, de recherche, pour en faire un interlocuteur qui ouvre des chemins. » Voir l'interview de Blaise Dufal, *Le Monde*, 7 mai 2014 ; voir également : Damien Boquet, Blaise Dufal et Pauline Labey (eds), *Une Histoire au présent. Les historiens et Michel Foucault* (Paris : CNRS Éditions, series: « CNRS Alpha », 2013), 374 p.

[7] *DCPF*, p. 7.

[8] J'invite qui en douterait à le vérifier, livre en main: moins de 15% de l'ouvrage est consacré à des références explicites ou à des discussions directes de textes ou de jugements de Foucault.

[9] Je ne simplifie rien : le texte s'en charge lui-même.

[10] Ou même: « Courtine feigns ignorance of almost everything Foucault wrote after 1969 ». Sur l'ensemble des 33 notes de bas de page renvoyant à des écrits de Foucault, 27 concernent des travaux postérieurs à 1969, quand 3 sont consacrées à *L'Archéologie du savoir*. Ce compte-rendu feint-il d'ignorer les règles éthiques élémentaires qui gouvernent toute lecture critique, ou bien les ignore-t-il délibérément ?

[11] Michel Foucault, *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical* (Paris : PUF, 1963), p. 88 et pp. 30-31.

[12] "Michel Foucault, *History of Sexuality. An Introduction: Volume I* (New York: Vintage, 1990 [1976]), notamment p. 34.

[13] «There is no pre- or post-archeology in Foucault. However, the weighing of these approaches has changed during the development of his work,” in *Michel Foucault. Beyond Structuralism & Hermeneutics* (Chicago, The University of Chicago Press, 1982), p. 104. Ou encore, plus récemment, Judith Revel qui souligne, parmi bien d'autres, la continuité entre les deux notions, voyant dans l'archéologie une « propédeutique » à la généalogie (« Michel Foucault : repenser la technique », *Tracés*, 16, 2009, p. 142).

[14] Marin Cureau de la Chambre, *L'art de connaître les hommes* (Paris : 1659), p. 1.

[15] Michel Foucault, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines* (Paris : Gallimard, 1966), pp. 40-45.

[16] *La pratique de l'esprit humain : l'institution asilaire et la révolution démocratique* (Paris : Gallimard, 1980).

[17] Isidore Geoffroy Saint Hilaire, *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation...* (Paris : Baillière, 1832-1836), notamment p. 18.

[18] Elle provient essentiellement d'un seul ouvrage, celui d'un médecin érudit du tournant du siècle, Ernest Martin ; voir : Jean-Jacques Courtine (dir.), *Histoire des monstres de l'Antiquité à nos jours, par le Dr Ernest Martin* (Grenoble : J. Millon, 2002 [1893]). Et ignore la culture populaire de l'exhibition tératologique, historiquement essentielle à cet égard.

[19] *Les anormaux. Cours au Collège de France .1974-1975* (Paris : Hautes Etudes/Gallimard/Le Seuil, 1999), notamment pp. 24, 52 et 53.

[20] *DCPF*, p. 7.

[21] La préoccupation revient avec l'insistance d'un symptôme: "For a book that mentions Foucault's name in its title, specific references to his work are startlingly in short supply"... "Courtine is, of course, free to talk about whatever he wants without having to reference Foucault, even in a book that puts Foucault's name in its title"... "One of the few books that Courtine discusses at length – despite the fact that he mentions Foucault in its book title – is *The Archeology of Knowledge*" ... (sur ce dernier point, voir note [10] ci-dessus).

[22] *Michel Foucault. Entretiens avec Roger Pol Droit* (Paris : Odile Jacob, 1975), pp. 107 et 113.

[23] « Foucault, une invitation à penser autrement », *Le Monde*, 19 juin 2014.

[24] « Michel Foucault, la pensée en actions », *Le Monde*, 20 juin 2014. Voir aussi : Hervé Oul'hen (dir.), *Usages de Foucault* (Paris : PUF, 2014).

[25] « La pensée de Foucault mise à l'épreuve », *Le Monde*, 7 mai 2014.

---

[26] [http://www.bnf.fr/fr/collections\\_et\\_services/lettre\\_lecteurs\\_57/x.lettre\\_lecteurs\\_57.html](http://www.bnf.fr/fr/collections_et_services/lettre_lecteurs_57/x.lettre_lecteurs_57.html).  
On trouvera sous ce lien le détail de l'article de la BNF.

Jean-Jacques Courtine  
Professor in European Studies  
The University of Auckland  
Professor Emeritus, University of Sorbonne Nouvelle (Paris III) and University of California (Santa Barbara)  
[jj.courtine@wanadoo.fr](mailto:jj.courtine@wanadoo.fr)

Copyright © 2014 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/ republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172